

*Dom Juan\_ uncensored*, Terre des Hommes, Théâtre La Chapelle, Montréal, du 23 octobre au 10 novembre 2012

Christian Saint-Pierre

Number 77, Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68385ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions esse

ISSN

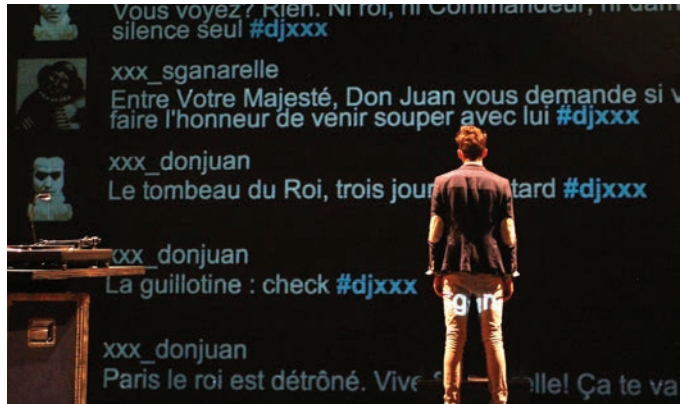
0831-859X (print)

1929-3577 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Saint-Pierre, C. (2013). Review of [*Dom Juan\_ uncensored*, Terre des Hommes, Théâtre La Chapelle, Montréal, du 23 octobre au 10 novembre 2012]. *esse arts + opinions*, (77), 79–79.



Terre des Hommes, *Dom Juan\_uncensored*, 2012.  
photo : Benoit Beaupré

## Dom Juan\_uncensored

Terre des Hommes, Théâtre La Chapelle, Montréal,  
du 23 octobre au 10 novembre 2012

En 2008, la compagnie Terre des Hommes présente son premier spectacle, *Le silence de la mer*, d'après une nouvelle de Vercors. Presque dix ans après sa sortie de l'École nationale de théâtre, le comédien Marc Beaupré, indubitablement formé par André Brassard et René-Daniel Dubois, signe une première mise en scène d'une étonnante maturité, une lecture qui démontre une compréhension profonde des enjeux de l'œuvre. Les plus hardis osent alors affirmer qu'un metteur en scène nous est né.

C'est en 2010, avec *Caligula\_remix*, inspiré de la pièce de Camus, que le talent de Beaupré se confirme. Empruntant à Suétone aussi bien qu'à Pascal Quignard, le spectacle dépeint l'empereur romain dans toute sa complexité. Incarné avec fougue par Emmanuel Schwartz, sur une scène remplie de fils et de micros, Caligula apparaît tel un coryphée tour à tour tyrannique et vulnérable, à la fois antique et contemporain, mais surtout terriblement humain. La production a depuis été reprise et plébiscitée au Québec et en France. Gageons que cela ne fait que commencer.

En octobre dernier, Beaupré dévoilait *Dom Juan\_uncensored*, une relecture des aventures du fameux libertin prenant la pièce de Molière comme prétexte. Cette fois, encore plus radicalement que dans sa création précédente, le metteur en scène s'approprie la partition originale. La notion de transgression, indissociable du personnage, autorise Beaupré à naviguer sans ambages entre les genres et les époques, et même à défer quelques conventions théâtrales. Ainsi, en plus de s'opposer à sa société, Dom Juan affronte ici son créateur, Molière, à qui il semble d'ailleurs nettement préférer Mozart. Le jeune homme insolent incarné par David Giguère exerce sa séduction dans la salle comme sur Twitter, avec autant d'assiduité auprès d'Elvire que des Filles du roi débarquant en Nouvelle-France.

Tout en reconnaissant les audaces formelles de cette mixture, l'irrévérence avec laquelle le mythe est approché, il faut avouer que l'assemblage est nettement moins cohérent que dans *Caligula\_remix*. À vrai dire, l'utilisation de Twitter, sur scène comme dans la salle, apporte peu, les différents registres empruntés s'emboîtent mal et, plus grave encore, le personnage principal suscite bien peu d'empathie (ni même de répulsion). Il y a pourtant dans la quête de liberté de ce séducteur invétéré une dimension révolutionnaire, une conviction à laquelle on ne demande qu'à communier. Malheureusement, cela ne se produit pas.

Tout en souhaitant au spectacle de trouver son public, ou même de connaître une nouvelle mouture, on ne peut s'empêcher de jeter un œil sur le futur, en vous disant que Marc Beaupré prépare *L'Iliade\_showdown*, d'après Homère, et que les deux autres membres de la compagnie, François Blouin et Guillaume Tellier, travaillent respectivement à une tragédie clownesque et à une relecture du *Lorenzaccio* de Musset. À suivre de près.

[Christian Saint-Pierre]



L'Orchestre d'Hommes-Orchestres, Kurt Weill : *Cabaret brise-jour et autres manivelles*, 2012.  
photo : Guillaume D. Cyr

## Kurt Weill : Cabaret brise-jour et autres manivelles

L'Orchestre d'Hommes-Orchestres, Usine C, Montréal,  
du 19 au 22 septembre 2012

L'Orchestre d'Hommes-Orchestres (LODHO) s'est fait connaître avec *Joue à Tom Waits*, un spectacle créé en 2005 et présenté à l'Usine C en 2009 et 2010. L'automne dernier, la formation de Québec, délicieusement inclassable, était de retour à Montréal avec sa plus récente création, *Kurt Weill : Cabaret brise-jour et autres manivelles*. Composé de Bruno Bouchard, Gabrielle Bouthiller, Jasmin Cloutier, Simon Drouin, Simon Elmaleh et Danya Ortmann, le collectif parcourt le monde avec des réalisations aussi singulières que séduisantes, des cabarets déjantés où musique et théâtre fusionnent dans une folle inventivité.

Bien que le compositeur allemand, fidèle collaborateur de Bertolt Brecht, ait connu des périodes française et états-unienne, rendre hommage à Kurt Weill, c'est nécessairement se glisser dans un cabaret berlinois des années 30 ou 40, un lieu mythique qui a permis à une vaste et fascinante contre-culture de croître en marge et même en réaction à la montée du nazisme. LODHO nous entraîne dans un antre enfumé, un plateau exigu, rempli de 1001 objets, un cabinet de curiosités dans lequel règne une faune bigarrée, pour ne pas dire excentrique, des hommes et des femmes aussi taciturnes que déterminés à faire la fête, véritables pitres à la mine patibulaire. Ils ont beau faire la gueule, ils ne sont pas ennuyeux, bien au contraire.

Alors qu'il aurait été si facile de construire le spectacle à partir des airs consacrés de Weill, le collectif a plutôt retenu des pièces méconnues, des morceaux que l'on découvre avec ravissement, d'autant qu'ils sont livrés avec une conviction peu commune. Impossible de décrire la centaine d'objets et d'instruments inventés qui se trouvent sur scène et qui sont continuellement et pour notre plus grand bonheur martelés, frottés, tordus, grattés, agités, caressés. Il faut le voir pour le croire ! Chaque chanson est un tableau où les personnages prennent de la densité, dévoilent un nouvel aspect de leur personnalité, laissent deviner les relations qu'ils entretiennent. Ceux qui ont vu *The Sound of Silence*, le spectacle du Letton Alvis Hermanis, présenté à Montréal lors du FTA 2009, ne pourront s'empêcher d'établir des parallèles.

Ce qu'il importe de saluer avant tout est l'aspect pleinement multidisciplinaire de l'aventure. Rarement musique, performance, théâtre, cirque, bricolage, humour et poésie auront fait si bon et signifiant ménage. Ici, le savoir-faire s'allie manifestement au risque. L'invention paraît perpétuelle, la recherche semblant même se poursuivre sous nos yeux. À vrai dire, la représentation table sur l'imaginaire du spectateur, autrement dit sur sa capacité d'abandon, sa soif de projeter ses désirs et ses peurs dans les recoins de l'univers beau et inquiétant qui lui est proposé. Parce qu'il n'est pas si courant de recevoir pareille invitation, on se délecte de chacune des 80 minutes que dure le périple.

[Christian Saint-Pierre]